

Office des vivants

Marc Vaillancourt

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15028ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, M. (1993). Office des vivants. *Moebius*, (56), 99–105.

OFFICE DES VIVANTS

Marc Vaillancourt

à Lucie

LA CENDRE DES CIEUX

Le mutisme du ciel s'aggrave
aux abus de mon éloquence

une fumée d'usine brode
aux revers des collines
le monogramme étroit de la fatalité

tant de nuits à la fenêtre
sous les révélations inactiniques
de la science

tant de jours autopsiés jusqu'à l'os
sous la rouille des vengeances solaires
midis codés d'horloge dans mon chiffre férié

La vacuité remâchée de mes appétits

écho des signes fourgonné des distances
poudre volant à mon regard

la cendre même de mon embrasement.

LA MAUVAISE GRAINE

Si je trouvais grâce à mes yeux
je tâterais de la vertu
jouissant de ma claire inexistence
parmi les noires violettes de l'absence embaumée

toujours à remâcher la cendre de la veille
la bouche comme un fournil
où manier la pâte et le levain
des dictionnaires chauffés à blanc
 mais
la brûlure et la honte assurées
si de scansion vicieuse
je me hasarde
à mettre bas le masque.

RETOUR DE LA VOYAGEUSE

La voyageuse rentrée chez elle
stérilise sa mémoire
 puis
ses doigts repiquent leur bouquet
dans le terreau des gestes retrouvés

dans le roc des jours
le bouillonnement des sources fières et douces
complotent un fleuve
dont elle ne sait dire le nom

elle a appris que tout un monde navigable
n'avait pour prétexte qu'une pente irrésistible
et que l'étrange sicle de sa voix
n'aurait qu'à verser aux passeurs de l'enfance
l'écot votif de son nom familial.

toi
un soleil dans la paille de ses rayons
comme un cristal précieux que tu sors de sa caisse

une aube exotique de bois blanc.

OFFICE DES VIVANTS

1. Le soleil

chaque matin le soleil pose le pied sur notre ventre
chaque matin le soleil vaque à son office

le désespoir qui nous laboure
ne nous touche pas

chaque matin le soleil
se donne barre sur nos visages
à bout de lampes
je viderai la nuit de sa précieuse pacotille

chaque matin
et nous aurons des mouvements de soif
coupés d'oiseaux de mer
nos gestes lents décolorés
une impatience extrême
limera les pédoncules de nos ombres.

2. La nuit choit

j'écris dans l'âge de ta craie
et des débris d'ardoise
incrustés sous la peau

écho servile de la nuit à venir
tu redis ma naissance
torrent de bouche en bouche
et soudain tout est plume
aux contrepoids des yeux

j'ai revu cet arbre consterné
et le jardin fumant
dans un repli des tentures de givre.

3. Tu recules dans l'homme que je deviens
je relie ta rigueur aux épures du ciel
la crue soudaine d'une fugue des corps
la poussée téméraire d'une ardente syllabe
et l'espace indivis de nos bras calmement

nous reviendrons plus lourds
clouer la terre aux rafales du soir
et la nuit volubile
aux écoutes du ciel

dites-moi où je manque
j'y reprends ma faillite
l'octroi des jours le péage du ciel
le rachat des offenses au syndic des saisons

cette plénitude de front contre la vitre
et le jour tant de fois qui s'exténue
sous le claquement d'un horizon de fouet.

4. Je coucherai dans la paille des astres
mendiant exact d'une éternelle faim
adossé de mystères
les poumons incendiés de paroles de braises

la cécité précise de la feuille
et ton ombre bouleau
je rirai comme un chien
aspiré par vos bouches
 ô lamproies de la lune

dites-moi où je mens
j'y reprends ma naissance et mon nom
les remets sur l'épaule
dans la hotte du sang

dites-moi où je meurs
je m'y repens
qu'importe si je me vante
je reprends un mensonge
à bout jamais d'ahan.

5. Qu'importe si je me vante
malgré moi je me sauve

une patience extrême limera ton tourment

malgré moi je me sauve
et malgré toi j'implore
qu'importe si je mens
dans mes veines la mort
cartographie le temps

qu'importe si je mens
et si de toi j'implore
une vie à apprendre à bouger la lumière
à nourrir les oiseaux à patiner les chats
toi qui sais dévorer la chaleur du jour
coulée dans un amour sans cesse refondu
si j'implore une vie à apprendre tes pas.

Qu'importe si je meurs
qu'importe le banquet
l'oiseau tiré en vol
qu'important ces flambeaux et ces délices
la chute
la fissure et l'abîme
et la plainte antiphonaire des vivants
le soleil chaque soir qui s'assied sur ma face
le mépris de ton rogne et le rengorgement
qu'importe si je meurs où je manque et je mens

c'est sur le bras du vent.